

## XVI Visions d'Exode.

C'est à Coule-sur-aisne que nous prîmes  
contact avec la grosse masse de réfugiés venant des  
Ardennes où la rupture du jour de Sedan venait de  
se faire. A la pointe du jour tous lorsque nous y  
arrivâmes défilent pâle même les camions chargés  
de matériel les plus hétéroclites, les voitures automobiles  
civiles, aux ressorts écrasés sous le poids du chargement  
et des occupants, puis un temps d'arrêt; viennent  
ensuite par ragues les énormes changements de  
char, hauts, larges sur leurs roues énormes,  
traînés par trois, quatre énormes chevaux ardennais  
gris ou roux, aux harnais salots larges, aux  
pétrails puissants. Des sacs, des meubles, du linge,  
des caisses, des cages; des ustensiles de cuisine,  
des outils, tout un monde d'objets hétéro-  
clites sur ces changements. Invariablement, au dessous  
sont accrochées des cages qui ballottent aux lents  
balancements du char, et des chiens en laisse,  
comme hôtiers, marchent tristement juste à ras  
les roues arrière. Souvent le tout, les vieillards  
aux yeux rouges, les tout jeunes, les mères ayant  
parfois sur enfant penché au sein, promènent autour  
d'eux un regard plein de une désespérance.

Les vagues défilent, on s'est groupé <sup>en</sup> par village, ~~groupes~~ lorsqu'on change hérite sur la route à suivre, qu'un incident survenant, on voit presque toujours ~~leur~~ grands gestes aux cheveux et à la moustache blonds parsemés de <sup>gris</sup> poils, s'enquérir, discuter, commander, comme il le faudrait il y a quelques heures encore en sa qualité de maître, quelle remarquable sens de la discipline, de l'ordre, ont ces magnifiques populations autrichiennes ! Ils nous prodiguent en passant leurs exhortations et leurs encouragements. Comme si nous en avions besoin, comme si la vision de ce peuple, de notre peuple fuyant la terre nourricière, chère, travaillée par leurs aïeux, par nos aïeux, renouvelant souvent cette exode pour la <sup>seizième</sup> fois en ~~moins~~ vingt <sup>ans</sup> ~~ans~~, n'eût pas suffi à galvaniser nos énergies.

Puis vers la fin de l'après midi, quelque fois aussi entre deux vagues viennent les pauvres. à pied, tirant une voiture à bras, à quatre roues, à deux roues ou une boulette, ils avancent las, harassés, à croire qu'ils ne pourraient aller leur train. Et la coté ordure pour aller du pont de Coudé au village. Nos alpins aident, une fois, deux fois, aux plus débiles, aux vieillards, aux veuves, à gravir ce calvaire. Puis l'accourcissement <sup>au spectacle</sup> ~~à tout~~, les nécessités impérieuses

de la préparation des utrachements, le flot-  
interrompu de toute ces misères en haillons,  
en souliers percés, en pantoufles sans semelle, le  
flot <sup>constant et interrompu de cet exode fantastique</sup> qui nulle force humaine ne semble pouvoir  
arrêter, contrôler, dénouer, les nécessités de la  
préparation des utrachements, l'impossibilité  
d'arriver à soulager avec nos faibles moyens  
une partie infime des souffrances pour que  
nous regardons passer, au milieu du travail,  
avec le même regard de désespérance <sup>qu'ils ont</sup> ces pauvres  
gens.

Vers le soir, on vient me chercher: une malade  
grave au château de Cousté va mourir. L'aspirant médecin  
Robert est justement là.

- Viens voir! lui dis-je. Mais nos regards se comprennent  
Une pauvre vieille grand-mère est là, contre la mur  
d'enceinte du château, assise, toute pâle. Elle halète.

<sup>- il peut avoir 18 ans -</sup>  
Le petit fils tourne vers nous des yeux implorants:

- Faites quelque chose! Donnez-vous une voiture pour  
la conduire! Soulagez-la!

Robert n'ose pas lui parler. Alors doucement, comme  
s'il <sup>se</sup> parlait pour lui seul il me dit:

- Je n'ai rien! même pour les hommes! <sup>Penses-tu qu'on</sup>  
pourrait disposer d'une voiture?

et je ne puis que lui répondre :

- Les vus, n'ont pas encore pu être distillés; approfondir!  
où peuvent être les voitures de compagnie? Et même si  
elles étaient là!.....

Il y a trop, trop, de ces visées sur la route pour qu'on  
puisse y apporter même l'aide d'un soulagement.  
Vers onze heures, je donne l'ordre de barrer les routes,  
de faire les chicanes, et de ne pas laisser circuler  
dans le village d'autres que des militaires. Il y a bien  
un peu de renouveau dans la foule qui espérait encore  
pouvoir loger sous un toit ce soir. Mais on comprend  
la rigueur des ordres. Quels lieux ne circulent pas  
à propos de la 5<sup>e</sup> Colonne mêlée aux réfugiés?

Le village redouble de calme. Les groupes en profitent  
pour faire cuire volailles, lapins, oeufs <sup>violer</sup> ~~laine~~  
les tourteaux. Il faut encore recommander, puis  
commander la sobriété.

Vers trois heures du matin, je vais enfin réveiller les  
chefs de groupe logés avec moi. Nous voulons que  
rien d'insolite ne se passe dans le village. A la  
chicane extrême un homme s'agite :

- on fait des signaux des lucarnes du château!...

Venez vite!

Avec trois alpins, nous y allons!

Les réfugiés  
La foule refoulée

du village our envahi le château. Les lourdes  
portes de fer forgé our été ouvertes. Les chars stationnent  
dans la cour d'honneur et de singuliers visiteurs  
our l'air d'y prospecter. Dans l'immense hall  
d'entrée, <sup>sur</sup> des matelas, des couvertures, des tapisseries,  
de toute grandeur, de toute valeur <sup>grouille</sup> ~~se trouvent~~ un amas  
de corps tout vêtus d'où s'échappe une âcre odeur  
de poussière, de sueur, d'urine de cheval. Il faut  
enfiler cela, gagner l'escalier, pousser dans  
les couloirs, les soupentes, pour enfin tomber  
sur deux galopiers et trois jeunes, fils ou filles,  
à moitié dévêtus, qui fouillent dans les commodes  
et éparpillent des ~~objets~~ linge fin soigneusement  
rangé. Un écœurement sans nom me serre.  
Au milieu de tant de misères, ajouter encore  
le vandalisme et le pillage ! Je serais moi  
mésusqueton avec rage. Et je ne sais que dire :  
— Salauds ! Va ! Filés ! et vite.  
ou ne se le faire pas dire deux fois. Et la galopade  
à travers les escaliers nous laisse tout paillard.  
Nous descendons lentement, et en enfilaient les  
dormeurs pour le retour, nos regards sont plus  
lourds, ~~notre~~ <sup>notre</sup> visage plus triste devant  
cette masse prodigieuse de turpitudes qui accable.

notre peuple.

de l'après-midi au jour  
Le lendemain matin, les femmes veulent  
à toute force obtenir de la seule fermière restant à  
Coudé avec <sup>deux ou trois</sup> ses vaches (deux ou trois) qu'elle serve du  
lait à une <sup>centaine</sup> cinquantaine de personnes. Comment  
distinguer dans cette foule au moins celles qui ont  
des enfants, qui allaitent, etc... En comme si  
nous pouvions régler d'aussi insolubles problèmes  
on s'adresse encore à la soupe, "et la fermière  
qui n'en peut mais, et voudrait repartir au  
meux son seau de lait, "et les femmes qui  
implorant pour qu'on les serve. Un ordre  
met fin au triste cas de conscience et aux éventuels  
désespoirs à prendre :

Retour immédiat derrière l'aîné, plus de  
tête de pou en avant !

Nous dépassons donc sur la rive gauche où  
nous constatons que dans la nuit des branches  
de havanes de campagne ont été <sup>commencé</sup> ~~révisé~~.  
Sous d'habiles camouflage des canons de 25  
attendent, des feux créés de mitrailleuses  
battent les rives.

Une <sup>position</sup> ~~position~~ à mi chemin entre Cisy  
et l'aîné nous est assignée, juste en avant de la

Veste. C'est plat comme la main, <sup>et un</sup> sans de carrières  
de graviers ~~est une espèce d'écroule~~ <sup>ceci est un immense entonnoir dans cette solitude déserte</sup>  
et un immense hangar se dresse <sup>à deux</sup> ~~seulement~~ <sup>cent</sup>  
mètres ~~sur l'édifice~~. Creusons! Creusons! mes fiers!  
Inutile de trop insister. Malgré la fatigue, la soif,  
la chaleur qui commence, la position peut être  
considérée comme sommairement aménagée vers  
10h... Mais <sup>un nouvel</sup> ~~à nouveau~~ ordre nous parvient.

— Dès le repas pris, et le pain immédiatement. Départ  
en avant!

Il peut être survenu quand je donne l'ordre de  
départ. Nous passons en passant les sections  
d'active Pouchi et Vuillermis, nous  
retrouvons d'Alone. et par la route de Moussy  
nous arrivons jusqu'au Vallon de Jouy. Nous

18/05  
escaladons la côte du Chemin des Dames <sup>par des chemins de</sup> et vers  
un milieu de liques <sup>et des autres usages</sup>  
seize heures nous débouchons sur le plateau  
du chemin des Dames, face au Panthéon et à la Roquette.  
Je me retiens, Vauphinois, en pays connu, et je  
vais me permettre de faire une digression en ce  
haut lieu